

Les femmes et l'avènement de la science moderne en Angleterre : l'essai sur l'homme d'Elizabeth Tollet (1694-1754)

Sandrine PARAGEAU

Résumé

Bien que les Anglaises du XVIII^e siècle n'aient pas encore accès à l'institution enseignante, certaines parviennent à écrire et à publier des textes de philosophie naturelle. Elizabeth Tollet est l'une d'entre elles : anti-épicurienne, chantre de l'idée de progrès, elle rédige dans un recueil de poèmes un véritable « essai sur l'homme » qui fait écho à celui d'Alexander Pope, son contemporain. L'étude des textes de Tollet montre que des Anglaises ont participé et contribué à la transformation de la philosophie naturelle en science. Elle révèle également l'attitude de femmes érudites face à l'émergence de la modernité.

Mots-clés : Elizabeth Tollet, XVIII^e siècle, femmes, poésie, philosophie naturelle, épicurisme, progrès, raison, Alexander Pope.

Abstract

Although eighteenth-century English women were denied a formal education, some of them did manage to write and publish texts of natural philosophy. One of these learned women, Elizabeth Tollet, expounded her staunch anti-Epicureanism in a collection of philosophical poems which reveal her participation in contemporary debates on natural philosophy. Tollet's texts also examine the idea of progress that was then gaining currency. Studying Tollet's "essay on man" shows that English women took part in and contributed to the transformation of natural philosophy into science. It also reveals the attitude of learned women to the onset of modernity.

Keywords: Elizabeth Tollet, 18th century, women, poetry, natural philosophy, Epicureanism, progress, reason, Alexander Pope.

Dans un poème célébrant Hypatie, philosophe grecque lapidée par des chrétiens fanatiques vers 415, Elizabeth Tollet regrette que l'étude de la nature soit interdite aux femmes : « *Or yet is this a Crime? the Mind to raise, / To follow Nature in her winding Ways: / To interdicted Knowledge to aspire, / And of the mighty Parent thus enquire*¹. » Puisqu'il s'agit en définitive de connaître Dieu, les femmes doivent aussi pouvoir se mêler de philosophie naturelle². C'est ainsi que Tollet justifie ses propres recherches.

1. Elizabeth TOLLET, « Hypatia », dans *Poems on Several Occasions*, Londres, 1756, p. 68 : « Ou bien est-ce un crime d'élever l'âme. / De suivre les sinuosités de la nature. / D'aspirer à la connaissance interdite / Et de s'interroger ainsi sur le Père tout-puissant. » Toutes les traductions sont de l'auteur de l'article.
2. Avant l'avènement de la science moderne, l'expression « philosophie naturelle » désigne l'ensemble des champs du savoir qui s'attachent à étudier la nature. Si les disciplines se définissent progressivement aux XVII^e et XVIII^e siècles, on ne distingue cependant pas encore la médecine, la physique, la botanique, l'astronomie, etc. Le terme « science » a alors son sens étymologique de « connaissance ».

Elle est en effet l'auteur d'un recueil de poèmes publié pour la première fois, de manière anonyme, en 1724, et à nouveau, sous son nom cette fois, en 1755 puis en 1756³ dans une édition revue et amplifiée. L'ouvrage, intitulé *Poems on Several Occasions*, se compose d'élégies en l'honneur d'amis disparus, de poèmes à l'imitation des classiques, de paraphrases bibliques, de traductions de psaumes en latin ou en anglais, ainsi que d'essais philosophiques en vers.

Malgré le renouveau des études sur les femmes auteurs de l'époque moderne depuis les années 1970-1980, Elizabeth Tollet n'a encore reçu que très peu d'attention. Quelques textes tirés des *Poems on Several Occasions* figurent dans les anthologies de poésie de femmes du XVIII^e siècle anglais, mais ces poèmes n'ont encore jamais été commentés. C'est d'ailleurs bien souvent le seul lien qu'Elizabeth Tollet aurait entretenu avec Isaac Newton qui motive les rares études sur cette femme poète et philosophe, alors même que l'on ne sait pas grand-chose de sa relation avec le philosophe anglais⁴. Patricia Fara, auteur d'un article consacré à Tollet, présente celle-ci comme une propagatrice des idées newtoniennes⁵. Or, il va de soi que si Tollet a participé à l'enthousiasme anglais du XVIII^e siècle pour la philosophie de Newton, elle ne contribue sans doute que de manière très marginale à la diffusion de cette pensée.

L'étude de la réception de la philosophie newtonienne par les femmes du XVIII^e siècle peut certes éclairer leur rapport au savoir scientifique à l'époque moderne — à cet égard, une comparaison d'Elizabeth Tollet, Émilie Du Châtelet et Elizabeth Carter par exemple, qui inclurait les ouvrages de vulgarisation de la philosophie newtonienne adressés aux femmes, pourrait s'avérer pertinente —, mais il convient également d'étudier les textes de ces auteurs femmes pour eux-mêmes, et non simplement en lien avec les théories d'un philosophe reconnu. Cette approche souffre de ce que Sarah Hutton appelle « *the coat-tail*

3. Selon la British Library, la troisième édition du recueil de Tollet serait parue à Londres en 1756. Patricia Fara retient quant à elle la date de 1760 dans son article « Elizabeth Tollet: A New Newtonian Woman », *History of Science*, 40, 2, 2002, p. 169-187. J'appuierai mon étude des poèmes philosophiques de Tollet sur cette dernière version du recueil, présentée comme « The second edition » en page de titre, sans doute parce que l'ouvrage a été considérablement modifié entre 1724 et 1755. L'édition de 1724 comprend 83 pages, celle de 1755, 240 pages et enfin la dernière, 249 pages.

4. Elizabeth Tollet est mentionnée dans une anthologie de 1990 : Roger LONSDALE (ed.), *Eighteenth-Century Women Poets. An Oxford Anthology*, Oxford, Oxford University Press. Patricia FARA lui consacre ensuite un article en 2002 (cité note 3), dont l'essentiel est repris dans « Elizabeth Tollet and Her Scientific Sisters », article publié dans *History Today*, vol. 59 (4), avril 2009. Tollet est également brièvement évoquée dans Patricia FARA, David MONEY, « Isaac Newton and Augustan Anglo-Latin Poetry », *Studies in History and Philosophy of Science*, 35, 2004, p. 549-571. Enfin, quelques poèmes de Tollet sont mentionnés dans Paula R. BACKSCHEIDER, *Eighteenth-Century Women Poets and Their Poetry. Inventing Agency, Inventing Genre*, The Johns Hopkins University Press, 2005.

5. Patricia FARA, « Elizabeth Tollet: A New Newtonian Woman », art. cité, p. 169.

*syndrome*⁶ », tendance à n'étudier les femmes auteurs des siècles passés, ou plus généralement les *minores*, qu'en les rapportant à des figures d'auteurs canoniques. Le risque ici est bien entendu de les figer dans leur statut de « mineurs » et de manquer l'originalité de leurs propos.

Les poèmes d'Elizabeth Tollet, qu'il s'agisse des traductions de psaumes ou des essais philosophiques en vers, témoignent de la culture humaniste et scientifique de cette femme, pourtant exclue, tout comme ses contemporaines, de l'institution enseignante. Au-delà de leur valeur littéraire ou scientifique, ces textes sont donc aussi des documents rares sur la nature du savoir auquel les femmes accèdent et sur leur maîtrise de ce savoir autodidacte à l'époque moderne. Or, ces textes, écrits dans la tradition de la poésie anglo-latine néo-classique, sont le plus souvent très réussis sur le plan formel. La *Monthly Review* s'en fait d'ailleurs le témoin dès 1755, qui reconnaît à Elizabeth Tollet une maîtrise sûre de la versification : « *Her numbers are generally harmonious, and her versification easy*⁷ ». Par ailleurs, dans les poèmes philosophiques, qui seront commentés ici, se fait jour une conception de la nature de l'homme et de l'origine du monde qui s'appuie sur une connaissance approfondie des principales théories de philosophie naturelle débattues depuis le milieu du XVII^e siècle. Il est alors bien évident que Tollet ne s'est pas contentée de lire Newton. Le poème « Le Microcosme, affirmant la dignité de l'homme⁸ » contribue au débat, dont Alexander Pope s'est fait l'intervenant majeur dans les années 1730, sur la place de l'homme dans l'univers et sur le progrès de la connaissance. Dans « Sur l'origine du monde⁹ » et « Contre le hasard et la fatalité¹⁰ », Tollet présente ses conceptions sur la naissance et la nature du monde.

Cette étude des poèmes scientifiques d'une Anglaise du début du XVIII^e siècle doit mettre en évidence un double mouvement : il s'agit de montrer le coup d'accélération donné à l'évolution, entamée depuis déjà plus d'un siècle, de la philosophie naturelle vers la science, sans pour autant nier la difficulté encore de se défaire de méthodes et croyances du passé. Il s'agit aussi bien sûr de montrer l'évolution, la place et le statut de la femme auteur au début du XVIII^e siècle à travers l'exemple de Tollet. Surtout, le croisement de ces deux mouvements est lui-même significatif :

6. Sarah HUTTON, *Anne Conway: A Woman Philosopher*, Cambridge, Cambridge University Press, 2004, p. 8.

7. « Le rythme est harmonieux dans l'ensemble, et la versification naturelle », *Monthly Review*, XIII, 1755, p. 373. En 1780, John Nichols écrit au sujet de Tollet : « Certains des poèmes montrent un esprit philosophique et une telle profondeur qu'ils ne seront compris qu'avec difficulté par le beau monde », dans *A Select Collection of Poems*, Londres, 8 vol., 1780-1782, vol. 6, p. 64.

8. Elizabeth TOLLET, « The Microcosm, asserting the Dignity of Man », dans *Poems, op. cit.*, p. 99-108.

9. Elizabeth TOLLET, « On the Origin of the World », dans *Poems, op. cit.*, p. 147-152.

10. Elizabeth TOLLET, « Against Chance and Fate », dans *Poems, op. cit.*, p. 46-49.

la pensée scientifique en mutation ouvre aux femmes un espace d'expression, et, en retour, celles-ci participent à l'émergence progressive d'une pensée moderne.

On s'attachera tout d'abord à montrer le rapport d'Elizabeth Tollet — et, dans une certaine mesure, des femmes érudites de son époque — à la philosophie naturelle : il convient alors de s'interroger sur les modalités d'accès au savoir de ces femmes autodidactes, ainsi que sur le choix de l'« essai poétique » ou du « poème philosophique », qui leur est sans doute plus accessible que le très sérieux traité scientifique. Puis on étudiera la critique par Tollet de différentes philosophies de la nature, et notamment ses arguments anti-épicuriens ; si l'épicurisme est un sujet d'actualité en Angleterre depuis le milieu du XVII^e siècle au moins, il semble l'être d'autant plus pour les femmes philosophes de l'époque moderne, qui sont nombreuses à commenter cette philosophie, sans toujours se situer de manière parfaitement univoque par rapport à la pensée d'Épicure. Enfin, on montrera comment « *Le Microcosme* » doit être lu comme un « essai sur l'homme » qui fait écho à celui d'Alexander Pope. Elizabeth Tollet y montre sa confiance en l'homme et sa croyance à l'avancement du savoir, apportant ainsi une contribution originale et informée au débat sur l'idée de progrès au XVIII^e siècle.

Le poème philosophique néo-classique : un genre accessible aux femmes ?

L'auteur anonyme de la courte préface aux deux dernières éditions de *Poems on Several Occasions* annonce qu'Elizabeth Tollet était non seulement habile en musique et en dessin, comme il était attendu des femmes de son époque et de son rang, mais qu'elle parlait aussi couramment le latin, l'italien et le français. La préface ajoute que Tollet s'y entendait également en histoire, en poésie et en mathématiques. Les poèmes qui suivent confirment cette annonce puisqu'ils sont rédigés aussi bien en latin qu'en anglais, et montrent une réelle conscience des avancées scientifiques depuis le début du XVII^e siècle, ainsi qu'une connaissance approfondie de l'histoire de l'Angleterre, comme en témoigne le poème « *Lettre d'Anne Boleyn au roi Henri VIII* », qui fait la renommée de Tollet au XVIII^e siècle. Pourtant, Elizabeth Tollet n'est pas admise dans l'institution enseignante ; c'est donc seule, et sans doute aussi grâce à l'aide de mentors, qu'elle accède au savoir.

La sociabilité savante constitue pour la grande majorité des femmes aristocrates de l'époque moderne un accès au savoir qui leur tient lieu

d'école. Elles participent en effet à des conversations entre lettrés et entretiennent souvent des correspondances avec des penseurs renommés : c'est le cas par exemple de Margaret Cavendish, qui fréquente le cercle Newcastle à partir des années 1640, ou d'Anne Conway, dont la correspondance de près de trente ans (1650-1679) avec le platonicien de Cambridge Henry More est bien connue¹¹. Mary Astell correspond quant à elle avec John Norris à partir de 1693, et Lady Damaris Masham avec John Locke dans les années 1680, puis avec Leibniz vers 1705. Les femmes de milieux aisés ont également accès aux livres : les progrès récents de l'imprimerie facilitent la production et la diffusion des ouvrages ; les livres en circulation ne sont cependant pas toujours de grande qualité¹², et, sans les guides nécessaires à un choix pertinent, les femmes s'en remettent le plus souvent à des traductions et à des anthologies.

Il n'est pourtant pas rare, à l'époque moderne, que les femmes de milieux aisés soient encouragées dans leur étude par un membre de leur famille ou de leur entourage proche. C'est le cas d'Elizabeth Tollet, qui reçoit de son père une éducation digne de ce nom, selon la préface du recueil : « *her Father [...], observing her extraordinary Genius, gave her [an] excellent Education*¹³ ». Commissaire de la marine de 1702 à 1714, George Tollet obtient d'être logé dans la Tour de Londres avec ses trois enfants, Elizabeth, l'aînée, et ses deux fils, George et Cooke, admis respectivement à Christ Church College (Oxford) et à St John's College (Cambridge). Il est possible que les frères Tollet aient fait bénéficier Elizabeth de leur enseignement à l'université¹⁴. Mais il semble surtout qu'Isaac Newton, ami de George Tollet, qu'il rencontre à la Tour de Londres où il réside également en tant que gardien de la Monnaie, ait encouragé Elizabeth à l'étude : « *Sir Isaac Newton honoured both [George Tollet] and his daughter with his friendship, and was much pleased with some of her first essays* », écrit John Nichols dans son anthologie de poèmes publiée à la fin du XVIII^e siècle¹⁵. Elizabeth Tollet exprime d'ailleurs

11. Voir notamment Marjorie NICOLSON (ed.), *The Conway Letters, The Correspondence of Anne, Viscountess Conway, Henry More and their Friends 1642-1684* (1930), ed. rev. by Sarah Hutton, Oxford/New York, Clarendon Press, 1992, et Anna BATTIGELLI, *Margaret Cavendish and the Exiles of the Mind*, Lexington, The University Press of Kentucky, 1998.

12. Voir Françoise WAQUET, *Parler comme un livre. L'oralité et le savoir (XVI^e-XX^e siècles)*, Paris, Albin Michel, 2003, p. 239-243.

13. « [L]e père d'Elizabeth, remarquant ses dons extraordinaires, lui donna une excellente éducation », dans Elizabeth TOLLET, *Poems, op. cit.*, « Préface », p. i.

14. Voir à ce sujet un poème d'Elizabeth Tollet intitulé « Lettre à mon frère à St. John's College, Cambridge », dans *Poems, op. cit.*, p. 25-27.

15. « Sir Isaac Newton honora à la fois George Tollet et sa fille de son amitié et fut très satisfait de quelques-uns des premiers essais de celle-ci », dans John NICHOLS, *A Select Collection of Poems, op. cit.*, p. 64. Nichols reproduit huit poèmes de Tollet.

son admiration et son amitié pour Newton dans un texte à la mémoire du philosophe, publié dans *Poems on Several Occasions*¹⁶.

Les spécificités d'un tel accès au savoir, grâce à la sociabilité savante et à des lectures souvent erratiques, se manifestent de différentes manières dans les écrits des femmes de l'époque moderne, qui portent bien souvent la trace de l'autodidaxie. D'un point de vue formel, les textes de ces femmes se caractérisent par une forte propension au dialogisme, qui souvent tient lieu de méthode. Elizabeth Tollet recourt elle-même au dialogue dans son poème « Contre le hasard et la fatalité », afin de réfuter à la fois les épicuriens et les stoïciens. Sans doute le recours au dialogue lui permet-il de présenter ses idées de manière moins assertive. De la même manière, elle se crée des *personae*, grâce auxquelles elle se conforme au « topos de la modestie affectée » de l'époque moderne, qui s'impose avec d'autant plus de rigueur aux femmes auteurs. Ainsi, une note à la fin du poème « Hypatie » dénonce avec virulence l'ignorance que les hommes imposent aux femmes ; Tollet ajoute, sans doute par « modestie » et pour s'épargner les critiques, que ce discours est censé avoir été prononcé par une païenne et une platonicienne¹⁷.

Les femmes auteurs de l'époque moderne préfèrent aussi souvent certains genres à d'autres ; il est ainsi probable que la poésie et le théâtre leur semblent à la fois plus accessibles, mais aussi plus légitimes que le traité scientifique par exemple. Tout au long du XVIII^e siècle, en effet, la poésie s'ouvre aux femmes. Dans son anthologie, Roger Lonsdale rappelle que les femmes poètes sont assez peu nombreuses jusqu'en 1730, bien qu'elles soient sans doute plus confiantes depuis la Restauration, lorsqu'apparaissent des femmes poètes reconnues, comme Katherine Philips ou Aphra Behn¹⁸. Selon Paula Backscheider en revanche, de nombreuses femmes écrivent de la poésie dès le début du siècle : elle recense ainsi 263 publications de femmes poètes entre 1660 et 1800¹⁹. De fait, dès 1700, un recueil de poèmes écrits par des femmes en l'honneur de John Dryden est publié à Londres²⁰. En 1755 paraît *Poems by Eminent Ladies*, qui connaît trois éditions jusqu'en 1785²¹. Si des femmes écrivent de la poésie dès le début du XVIII^e siècle, il semble néanmoins de plus en plus aisé pour elles de publier leurs textes. C'est peut-être

16. Elizabeth TOLLET, « À la mémoire de Sir Isaac Newton », dans *Poems*, *op. cit.*, p. 128-130.

17. Elizabeth TOLLET, « Hypatia », dans *Poems*, *op. cit.*, p. 72.

18. Roger LONSDALE, *Eighteenth-Century Women Poets*, *op. cit.*, p. XXII.

19. Paula R. BACKSCHEIDER, *Eighteenth-Century Women Poets and Their Poetry*, *op. cit.*, p. XVII.

20. *The Nine Muses, Or, Poems Written by Nine Several Ladies upon the Death of the Late Famous John Dryden, Esq.*, Londres, Richard Basset, 1700.

21. George COLMAN, Bonnell THORNTON (eds), *Poems by Eminent Ladies*, Londres, R. Baldwin, 2 vol., 1755.

pourquoi la première parution du recueil d'Elizabeth Tollet en 1724 est anonyme, alors que les éditions suivantes portent son nom et proposent une courte biographie de l'auteur en guise de préface. Backscheider ajoute que ces femmes poètes sont très fortement influencées par la poésie augustéenne de Dryden, de Pope ou de Prior. Elizabeth Tollet établit elle-même un « triumvirat de poètes », composé de Joseph Addison, Matthew Prior et Alexander Pope²². La grande majorité des poèmes de Tollet s'inscrit en effet dans la tradition néo-classique ; il s'agit le plus souvent de *rhymed couplets* (rimes plates) sur des sujets variés, parmi lesquels l'homme et l'univers jouent le rôle principal. Les poèmes philosophiques, tel « Le Microcosme », sont présentés comme des « essais » ou des « arguments », ce qui témoigne bien d'une perception de la poésie propre au XVIII^e siècle.

Plusieurs caractéristiques de la poésie augustéenne néo-classique ont pu attirer des autodidactes vers ce style d'écriture. Dans un article sur la poésie anglaise du XVIII^e siècle, Alain Bony, qui s'appuie sur une étude de Blanford Parker, rappelle que l'âge néo-classique se définit par le « *wit* » ou l'esprit augustéen, le « sens commun » et la simplicité dans l'expression. Il s'agit par ailleurs d'une « poétique empirique » qui s'appuie sur le jugement et la raison²³. Cette poésie a souvent un rôle de vulgarisation, comme le rappelle Alain Bony : elle sert à diffuser les théories de philosophie naturelle et constitue un véritable outil du débat intellectuel. C'est pourquoi un poème peut sans difficulté être présenté comme un « essai ». Selon Patricia Fara et David Money :

Les poèmes jouèrent un rôle important dans la diffusion d'idées sur la philosophie naturelle et changèrent la perception par le public de son utilité. Ils contribuèrent à renforcer la réputation de Newton comme héros anglais²⁴.

La « simplicité » de la poésie néo-classique a pu donner aux femmes le sentiment que ce genre leur était accessible et légitime. Il est possible par ailleurs que le « *wit* », souvent célébré dans la poésie augustéenne, ait été considéré par certaines femmes de l'époque moderne comme une faculté féminine, par opposition à la raison, proprement masculine. C'est en tout cas ce que semble montrer le poème « Hypatie », qui souligne les dangers à ne pas utiliser le « *wit* » féminin : « *Wit unemploy'd*

22. Elizabeth TOLLET, « The Triumvirate of Poets », dans *Poems, op. cit.*, p. 56.

23. Alain BONY, « Perspectives nouvelles sur la poésie anglaise du XVIII^e siècle », *Études anglaises*, 57, 3, 2004, p. 321-340 (p. 326). Voir aussi PARKER (Blanford), *The Triumph of Augustan Poetics. English Literary Culture from Butler to Johnson*, Cambridge, Cambridge University Press, 1998.

24. Patricia FARA, David MONEY, « Isaac Newton and Augustan Anglo-Latin Poetry », art. cité, p. 549 : « *Poems played an important role in spreading ideas about natural philosophy and in changing people's perceptions of its value. They contributed to Newton's swelling reputation as an English hero.* »

*becomes a dang'rous Thing;/ As Waters stagnate, and defile their Spring*²⁵. » De même, bien que le « *wit* » soit parfois associé à des hommes (Ovide, Virgile et Shakespeare) dans ses textes, Margaret Cavendish oppose souvent elle aussi cette faculté, qu'elle juge féminine, à la raison masculine²⁶.

Patricia Fara et David Money rappellent enfin que le *De rerum natura* de Lucrèce est la source d'inspiration principale de la poésie néo-classique, et en particulier de la poésie scientifique de l'âge augustéen²⁷. De nombreux poètes de l'époque y voient un modèle de poèmes didactiques qui traitent à la fois de Dieu et de la nature. Mais s'ils empruntent le style de Lucrèce, ces poètes n'adhèrent pas toujours pour autant à la philosophie épicurienne. Elizabeth Tollet elle-même multiplie les références à l'atomisme d'Épicure — la forme et les thèmes de ses poèmes ne sont d'ailleurs pas sans rappeler le *De rerum natura*; pourtant, à plusieurs reprises, elle s'emploie à réfuter l'épicurisme dans des poèmes qui se présentent alors comme de véritables essais philosophiques.

L'intérêt des femmes pour la pensée épicurienne : entre fascination et rejet

Dans « Le Microcosme », « Contre le hasard et la fatalité » et « Sur l'origine du monde », Elizabeth Tollet critique un certain nombre de doctrines sur la naissance du monde, qu'elle juge incompatibles avec la nature de Dieu et la nature des hommes. Elle s'attache en particulier à réfuter la théorie de Pythagore :

*Or shall we say this universal Frame
For ever was, and shall remain the same?
Vain Error! by th'ambiguous Samian taught;
And from the fabling Priests of Ægypt brought*²⁸.

Le Sage de Samos enseigne que les choses du monde varient et changent de forme, mais ne s'anéantissent jamais. L'âme elle-même est immortelle et s'incarne dans différents corps successivement. À l'inverse de la théorie pythagoricienne de la transmigration (ou métempsycose),

25. Elizabeth TOLLET, « Hypatia », dans *Poems, op. cit.*, p. 67 : « L'esprit négligé devient chose dangereuse / Tout comme l'eau qui stagne souille sa source. »

26. Voir Deborah BOYLE, « Margaret Cavendish's Non-Feminist Natural Philosophy », *Configurations*, 12, 2, 2004, p. 195-227.

27. Patricia FARA, David MONEY, « Isaac Newton and Augustan Anglo-Latin Poetry », art. cité, p. 561.

28. Elizabeth TOLLET, « On the Origin of the World », dans *Poems, op. cit.*, p. 148 : « Ou bien faut-il penser que cet univers / A toujours été et demeurera toujours le même ? / Vaine erreur ! enseignée par l'énigmatique philosophe de Samos, / Mensonge hérité des prêtres d'Égypte. »

Tollet démontre dans « Sur l'origine du monde » que le monde est créé et donc nouveau. Elle s'interroge avec ironie sur les raisons pour lesquelles les « graines pré-existantes » que suppose la cosmologie pythagoricienne prennent forme tout à coup, et pourquoi cette incarnation se produit à tel moment plutôt qu'à tel autre²⁹. Mais, plus que Pythagore, c'est Épicure que Tollet s'attache avant tout à réfuter.

Les *Poems on Several Occasions* montrent en effet que l'épicurisme, redécouvert en Angleterre à la Renaissance et influent tout au long du XVII^e siècle, est encore débattu au début du XVIII^e siècle. Le succès de l'hypothèse atomiste à l'époque moderne peut s'expliquer par la « malléabilité » de cette doctrine, qui donne lieu à différentes adaptations, depuis l'épicurisme de Francis Bacon dans ses tout premiers écrits, jusqu'au corpuscularisme de Robert Boyle par exemple³⁰. Cette philosophie trouve par ailleurs un appui majeur en Angleterre dans la pratique expérimentale, et notamment dans l'usage du microscope, qui révèle l'existence de minuscules particules dans chaque chose. Pourtant, malgré plusieurs essais d'« atomisme chrétien³¹ », la théorie d'Épicure et de Lucrèce reste bien souvent associée à l'athéisme dès lors qu'elle suggère la possibilité d'un monde sans dieu, entièrement régi par le seul mouvement des atomes³². On verra que c'est aussi l'une des critiques que Tollet adresse à cette doctrine.

Le *De rerum natura* de Lucrèce, qui illustre l'atomisme d'obédience épicurienne, est bien connu en Angleterre dès le XVII^e siècle. Une traduction du livre I du poème par John Evelyn est publiée à Londres en 1656³³. La première traduction anglaise complète publiée est l'œuvre de Thomas Creech en 1682³⁴; elle connaît trois éditions en moins de deux ans, et dès 1685, une nouvelle traduction est proposée par John Dryden dans le deuxième volume de ses *Miscellany Poems*³⁵. Surtout, les femmes philosophes de l'époque contribuent également à la diffusion

29. *Ibid.*, p. 150.

30. Francis Bacon défend l'école d'Épicure dans *Of Atheism*, l'un des *Essays or Counsels, Civill and Morall*, Londres, 1625, p. 90-95.

31. C'est surtout Pierre Gassendi qui tente de réconcilier atomisme et épicurisme au XVII^e siècle dans *Animadversiones in Decimum Librum Diogenis Laertii, qui est de vita, moribus plasticisque Epicuri*, Lyon, 1649. Walter Charleton diffuse ces idées en Angleterre grâce à sa traduction d'une partie des *Animadversiones* dans *The Darkness of Atheism*, publié à Londres en 1652. Puis, en 1654, Charleton publie *Physiologia Epicuro-Gassendo-Charltoniana* et en 1656, *Epicurus's Morals*.

32. Voir Line COTTEGNIES, « Le "renouveau" de l'épicurisme en Angleterre au milieu du XVII^e siècle de Walter Charleton à Margaret Cavendish : une histoire franco-britannique », *Études Épistémè*, 14, 2008, p. 123-173.

33. John EVELYN, *An Essay on the First Book of T. Lucretius Carus De rerum natura*, Londres, 1656.

34. LUCRÈCE, *T. Lucretius Carus The Epicurean Philosopher, His Six Books De Natura Rerum, Done into English Verse, With Notes*, trad. Thomas Creech, Oxford, 1682.

35. John DRYDEN, *Sylvæ: Or, The Second Part of Poetical Miscellanies*, Londres, 1685.

des idées de Lucrèce et montrent un intérêt marqué pour l'hypothèse atomiste, sans pour autant l'approuver ouvertement. Lucy Hutchinson, mieux connue pour la biographie de son époux, le colonel puritain John Hutchinson, est elle aussi l'auteur d'une traduction du *De rerum natura*, commencée dans les années 1640. Si le manuscrit est sans doute prêt dès la fin des années 1650, Hutchinson attend cependant 1675 pour l'envoyer au comte d'Anglesey. Dans la lettre qui accompagne cet envoi, elle critique sévèrement Lucrèce et avoue avoir entrepris cette traduction par simple curiosité ; paradoxalement, elle se défend de vouloir répandre une philosophie qu'elle juge impie³⁶. L'attitude de Margaret Cavendish à l'égard de l'hypothèse atomiste n'est pas moins ambiguë : elle publie un recueil de poèmes d'inspiration lucrétienne en 1653, intitulé *Poems, and Fancies*, dans lequel elle défend l'idée que les combinaisons d'atomes sont à l'origine de toutes choses. Pourtant, en 1655, dans « Traité condamnant les atomes », elle critique avec virulence l'hypothèse atomiste, tout en avouant conserver quelques aspects de cette doctrine dans sa propre philosophie. Malgré sa critique de l'épicurisme dans « Contre le hasard et la fatalité », Elizabeth Tollet elle-même recourt à certains éléments de cette doctrine dans son recueil de poèmes. L'intérêt des femmes philosophes pour l'atomisme est sans doute d'abord la conséquence de l'influence majeure de cette pensée à l'époque moderne, mais il est aussi possible que l'invocation à Vénus qui ouvre le *De rerum natura* ait attiré les femmes vers cette philosophie³⁷.

Si Lucrèce est « en vogue » dans la seconde moitié du XVII^e siècle³⁸, il faut ensuite attendre 1805 pour que paraisse une nouvelle traduction du *De rerum natura*, donnée par John Mason Good³⁹. Pourtant, l'épicurisme est encore d'actualité entre 1685 et 1805, comme en témoignent les *Poems on Several Occasions*. C'est avant tout l'idée de hasard que Tollet rejette car elle lui semble contester la suprématie divine. L'harmonie parfaite de la nature et la supériorité de l'être humain ne peuvent être que l'œuvre de Dieu. Le hasard ne peut conduire à l'inverse qu'à l'instabilité : « *No giddy Chance controuls our earthly Ball* », écrit-elle dans

36. Lucy HUTCHINSON, *Lucy Hutchinson's Translation of Lucretius: De rerum natura*, ed. Hugh de Quehen, The University of Michigan Press, 1996 ; voir aussi Lucy HUTCHINSON, *Order and Disorder*, ed. David Norbrook, Wiley-Blackwell, 2001.

37. On peut ajouter qu'en 1683, Aphra Behn remercie Thomas Creech d'avoir mis le texte de Lucrèce à disposition des femmes, dans LUCRÈCE, *T. Lucretius Carus The Epicurean Philosopher*, op. cit., 1699, sig. C2.

38. Howard JONES, *The Epicurean Tradition*, Londres, Routledge, 1992, p. 212. Voir aussi un ouvrage plus ancien mais encore utile aujourd'hui : Robert H. KARGON, *Atomism in England from Hariot to Newton*, Oxford, Clarendon Press, 1966.

39. LUCRÈCE, *The Nature of Things. A Didactic Poem*, éd. et trad. John Mason Good, 2 vol., Londres, Longman, 1805.

« Sur l'orage, juin 1726⁴⁰ ». Dans « Sur l'origine du monde », Tollet montre que le monde n'a pu être créé sans pensée ni but.

La critique de l'épicurisme se poursuit dans le poème « Contre le hasard et la fatalité », qui se présente comme un dialogue entre les épicuriens et les stoïciens. Tollet reprend alors les arguments des deux camps pour montrer l'incohérence des deux doctrines. C'est en premier lieu l'épicurisme, et donc le règne du hasard, qu'elle s'emploie à réfuter. Les stoïciens — et, avec eux, Tollet — soulignent le désordre qui s'ensuivrait inévitablement de l'errance des atomes, et rappellent que tout est matière dans la doctrine atomiste. Or, la matière ne peut penser :

*Cou'd wand'ring Atoms, in their casual Fall,
Compose the Fabric of this wond'rous Ball:
Are Modes of Matter capable of Thought,
With Act reflex, and clear Ideas fraught⁴¹?*

L'idée que le mouvement désordonné des atomes, soumis au hasard, ne pourrait assurer l'harmonie observée dans la nature est fréquente dès le XVII^e siècle. On la trouve par exemple chez Margaret Cavendish, dans son essai contre l'atomisme en 1655 :

I cannot think that the substance of infinite matter is only a body of dust, such as small atoms [...] which methinks should make such uncertainties, such disproportioned figures, and confused creations, as there would be an infinite and eternal disorder⁴².

Mais à l'inverse de l'argument anti-matérialiste de Tollet, Cavendish défend l'idée que la nature est entièrement matérielle, et que cette matière animée pense et se meut de manière spontanée.

C'est ensuite le stoïcisme, et donc le règne de la nécessité, qui est dénoncé dans « Contre le hasard et la fatalité ». Tollet — et les épicuriens — expliquent que si tout est régi par la fatalité, il n'y a plus de libre-arbitre ; l'homme n'est alors plus en mesure de choisir le bien ou le mal, et la distinction entre les deux tombe :

40. Elizabeth TOLLET, « On the Thunder-Storm, June 1726 », dans *Poems, op. cit.*, p. 119 : « Aucun hasard instable ne contrôle notre sphère terrestre. »

41. Elizabeth TOLLET, « Against Chance and Fate », dans *Poems, op. cit.*, p. 47 : « Des atomes errants peuvent-ils, dans leur chute aléatoire, / Constituer la structure de cette sphère merveilleuse / La matière est-elle capable de penser, / Consciente de ses actes et animée d'idées claires ? »

42. Margaret CAVENDISH, *Philosophical and Physical Opinions*, Londres, 1655 (non paginé) : « Je ne peux imaginer que la substance qui compose la matière infinie ne soit qu'un tas de poussière, tels de petits atomes [...]. Il me semble que ceci créerait de telles incertitudes, des figures si disproportionnées et des créatures si compliquées, qu'il y aurait alors un désordre infini et éternel. »

*Others, as vain, to human Acts apply
A fatal Series and Necessity:
And think that Choice, which we imagine free,
Was predetermin'd by severe Decree*⁴³.

Par conséquent, l'homme, qui n'est alors plus libre, ne devrait pas être puni pour une faute qu'il n'a pas choisi de commettre, ni même récompensé pour le bien qu'il n'a pas eu conscience de faire. C'est l'injustice, mais aussi l'incohérence logique de ce système, qui sont mises en évidence dans le poème de Tollet :

*Why then must Man, of Liberty debarr'd,
Or suffer Punishment, or meet Reward?
Whence springs the Difference of Good and Ill,
Our Deed constrain'd, and over-rul'd our Will*⁴⁴?

Tollet conclut ce dialogue en expliquant qu'il s'agit là des arguments d'Épicure et de Zénon de Kition. Selon elle, la révélation divine mit fin au débat en introduisant la figure du Dieu inconnu, dont la perfection se reflète dans le monde :

*Thus vainly in the jangling Schools engage
Fond Epicurus and the Cyprian Sage:
'Till Heav'n the interposing Curtain draws,
A word created, and superior Cause
Now stand reveal'd; and in his Works is shown,
Who long was fought in vain, a God unknown*⁴⁵.

C'est finalement l'explication par le divin et la religion que choisit Elizabeth Tollet pour rendre compte de l'origine et de la nature du monde. Mais elle ajoute aussitôt que, malgré la pré-éminence de l'homme dans la nature, la raison est incapable de connaître Dieu. L'homme, libre et rationnel, est supérieur à toutes les autres créatures, mais sa raison est éblouie par la lumière éternelle.

43. Elizabeth TOLLET, « Against Chance and Fate », dans *Poems, op. cit.*, p. 47 : « D'autres, tout aussi vains, appliquent aux actions humaines/ Fatalité et nécessité,/ Et pensent que le choix, que l'on croit libre,/ Est déterminé par un strict décret. »

44. *Ibid.*, p. 47 : « Pourquoi l'homme doit-il, s'il est privé de liberté,/ Subir la punition ou recevoir la récompense ?/ D'où vient la différence entre le bien et le mal/ Si nos actions sont contraintes et notre volonté anéantie ? »

45. *Ibid.*, p. 47-48 : « C'est ainsi que s'affrontent en vain, dans les écoles discordantes,/ Ce sot d'Épicure et le Sage de Chypre/ Jusqu'à ce que le Ciel s'interpose et tire le rideau./ Un verbe créé et une cause suprême/ Se trouvent maintenant révélés ; et dans ses œuvres apparaît/ Celui que l'on a longtemps combattu en vain, un Dieu inaccessible. »

Progrès et raison : le débat sur la place de l'homme dans la nature

L'interrogation sur la place de l'homme dans le monde, qui est au cœur des poèmes d'Elizabeth Tollet, l'amène à évaluer les progrès de la connaissance depuis l'Antiquité. « Le Microcosme », poème qui n'apparaît que dans la dernière édition du recueil, est consacré à ces questions : où se situe l'homme dans l'univers, par rapport à Dieu et par rapport aux animaux ? Doit-il être orgueilleux ou humble ? Le progrès de la connaissance tend à prouver la pré-éminence de l'être humain, mais cet avancement inouï du savoir depuis la Renaissance signifie-t-il que l'homme peut tout connaître ? Elizabeth Tollet ne cesse de rappeler que si la raison paraît toute-puissante, elle ne peut cependant pas percer le mystère divin : l'homme doit alors s'en remettre à sa foi et à sa confiance en Dieu.

Tout comme Alexander Pope dans les deux premières épîtres de son *Essai sur l'homme*, Tollet montre que la constitution de l'être humain est parfaitement conforme à sa place et à son rang dans la Création ; sa raison le fait supérieur à tous les autres êtres. C'est l'espoir d'un avenir meilleur qui fait son bonheur présent, mais l'orgueil que l'homme retire de l'avancement du savoir est la cause de son malheur car il l'amène à vouloir prendre la place de Dieu, alors qu'il devrait se contenter de se connaître lui-même.

Dans « Le Microcosme », Elizabeth Tollet propose ainsi sa propre « carte de l'homme⁴⁶ » et s'attache avant tout à montrer la dignité humaine. Dans une brève introduction, elle annonce que son « essai » est une réponse à *L'Univers*, texte publié vers 1734, dans lequel le naturaliste anglais Henry Baker condamne l'orgueil démesuré de l'homme, qui se croit « Seigneur de la Création⁴⁷ ». L'ensemble du poème de Tollet, rédigé en *rhymed couplets* héroïques, tout comme l'*Essai sur l'homme* de Pope, s'efforce au contraire d'illustrer la pré-éminence de l'être humain dans la nature. Pourtant, dans son texte, Baker nuance sa condamnation de l'*hybris* humain et, à cet égard, ses conceptions ne semblent pas si éloignées de celles que défend Tollet dans « Le Microcosme ». Baker clarifie en effet son propos dans sa préface à *L'Univers* :

Je ne suis pas favorable à ce que l'on nie à l'homme la place qui lui revient dans la chaîne éternelle des êtres. Il est, sans conteste, le premier sur le globe [...]. Mais ce globe lui-même est si insignifiant, si infime comparé au grand univers que, se glorifier de cette petite pré-éminence, se croire le Seigneur de

46. Alexander POPE, *An Essay on Man*, dans *The Major Works*, éd. Pat Rogers, Oxford, Oxford World's Classics, « The Design », p. 271.

47. Henry BAKER, *The Universe. A Poem Intended to Restrain the Pride of Man*, Londres, [1734 ?], p. 6.

toute la Création, est aussi ridicule que le minuscule habitant d'une fourmi-lière se pavanant et se vantant que la terre entière a été faite pour lui seul⁴⁸.

De fait, le passage « du monde clos à l'univers infini⁴⁹ », qui caractérise le début de l'époque moderne, réduit l'étendue du pouvoir humain.

Elizabeth Tollet ne dit pas autre chose. Cependant, à l'inverse de Baker, elle montre que l'orgueil et l'ambition de l'homme, qui rêve en effet de connaître et de dominer toutes choses, ne sont pas condamnables car c'est Dieu qui a fait l'homme tel et qui lui a donné le désir irrépressible de connaître :

*Can thy small Heart this ample World contain?
Yet there has God infix'd the keen Desire;
Excites, and not forbids thee to inquire:
A pleasing Task! tho' none can comprehend
Its first Beginning, or its latest End⁵⁰.*

Ainsi, s'inspirant du psaume 8, qui remercie Dieu d'avoir donné à l'homme la suprématie sur toutes les autres créatures, Elizabeth Tollet explique que célébrer la supériorité de l'homme, c'est reconnaître la toute-puissance divine⁵¹. À l'inverse, dans *L'Univers*, Baker s'attache à montrer la grandeur de Dieu et de son œuvre pour mieux rappeler à l'homme qu'il n'est que poussière⁵².

Selon Tollet, la pré-éminence est donnée à l'homme pour qu'il puisse adorer Dieu, mais aussi pour qu'il puisse vivre mieux ; il est donc du devoir de l'homme de rechercher le progrès et d'y travailler : « *To Him a nobler Province is assign'd, / To worship God, and benefit his Kind⁵³.* » Si l'idée de progrès, qui est largement commentée dans les poèmes de Tollet, apparaît dès le début du XVII^e siècle dans les textes de Francis Bacon et de ses disciples, c'est surtout au XVIII^e siècle qu'elle se répand⁵⁴.

48. Henry BAKER, *The Universe*, op. cit., p. 5-6 : « *I am not for displacing MAN from his proper Degree in the eternal Scale of Beings. He is, without dispute, the first upon this Globe [...]. But this Globe itself is so inconsiderable, so near to Nothing compared with the Grand Universe, that to be swelled with this small Preeminence, and fancy himself therefore the Lord of the whole Creation, is as ridiculous, as it would be for the puny Inhabitant of an Ant-Hill, to strut about, and boast that all the Earth was made for him alone.* »

49. Alexandre KOYRÉ, *Du monde clos à l'univers infini* (1957), trad. R. Tarr, Paris, Gallimard, 1973.

50. Elizabeth TOLLET, « The Microcosm », dans *Poems*, op. cit., p. 108 : « Ton petit cœur peut-il contenir ce large monde ? / Pourtant Dieu y a placé le désir ardent. / Il t'encourage, et ne t'interdit pas de chercher / Quelle tâche agréable ! Bien que nul ne puisse comprendre / L'origine ni la fin. »

51. *Ibid.*, p. 102.

52. Henry BAKER, *The Universe*, op. cit., p. 8.

53. Elizabeth TOLLET, « The Microcosm », dans *Poems*, op. cit., p. 101 : « C'est à Lui qu'une tâche noble est confiée / Celle d'adorer Dieu, et de faire profiter ses semblables. »

54. David SPADAFORA, *The Idea of Progress in Eighteenth-Century Britain*, New Haven/Londres, Yale University Press, 1990, p. 7-8. Voir aussi John B. BURY, *The Idea of Progress. An Inquiry into Its Origin*

David Spadafora rappelle que cette idée se fonde sur deux traditions : la conception judéo-chrétienne de l'histoire et la croyance à l'avancement du savoir, qui, selon Bacon et ses partisans, se développe de manière cumulative⁵⁵. La querelle des Anciens et des Modernes, qui marque l'Angleterre du XVII^e siècle, offre également un terrain favorable à l'émergence, puis à l'emprise de l'idée de progrès. Les premières décennies du XVIII^e siècle — au moment précisément où Elizabeth Tollet écrit ses poèmes — constituent cependant une période de transition, pendant laquelle l'idée de progrès est certes déjà bien ancrée, mais fait face à un pessimisme encore vivace. La crainte d'un déclin de l'histoire et d'une dégénérescence de la nature humaine se manifeste sous différentes formes jusqu'au milieu du siècle. C'est pourquoi tout le début du XVIII^e siècle, et les années 1730 en particulier, sont le moment du débat sur la place de l'homme et le progrès de la connaissance, auquel Tollet participe par sa réponse à Henry Baker.

Tollet souligne aussi néanmoins les insuffisances de la raison et les excès de l'ambition humaine. Selon elle, l'homme doit connaître sa place dans le monde et ne pas chercher à s'abaisser au rang des bêtes, ni à s'élever jusqu'à Dieu :

*No more, O Man! thy Faculties disgrace:
Nor seek to herd among the reptile Race:
Nor thro' the boundless Fields of Æther roam,
Lost in thy Search – Begin thy Search at Home*⁵⁶.

« Le Microcosme » est ici très proche, dans l'expression et dans l'idée, de l'*Essai sur l'homme* de Pope, qui conseille lui aussi à l'être humain de s'en tenir à la connaissance de lui-même : « *Know then thyself, presume not God to scan, / The proper study of mankind is man*⁵⁷. »

Renvoyant en note à l'Écclésiastique (3:23), Tollet rappelle que la raison humaine est faible car elle ne peut se défaire de l'ambition et de l'amour-propre⁵⁸. Dans des poèmes antérieurs au « Microcosme », Tollet est plus sévère encore à l'égard de l'orgueil humain et des limites de

and Growth, Macmillan, 1921, et Ronald V. SAMPSON, *Progress in the Age of Reason*, Cambridge, Harvard University Press, 1956.

55. David SPADAFORA, *The Idea of Progress*, *op. cit.*, p. 19-23.

56. Elizabeth TOLLET, « The Microcosm », dans *Poems*, *op. cit.*, p. 100 : « Cesse de déshonorer ce qui te fait homme. / Ne cherche pas à te mêler à l'engeance méprisable. / Ni à errer dans l'éther infini, / Perdu à la recherche de la connaissance – Commence par te connaître toi-même. »

57. Alexander POPE, *An Essay on Man*, *op. cit.*, p. 281 : « Connais-toi donc toi-même ; n'essaie pas de percer le mystère divin. L'objet d'étude qui convient à l'homme est l'homme. »

58. Elizabeth TOLLET, « The Microcosm », dans *Poems*, *op. cit.*, p. 108. L'Écclésiastique (3:23) : « Ne te tracasse pas de ce qui te dépasse, l'enseignement que tu as reçu est déjà trop vaste pour l'esprit humain. »

la raison. Ainsi, « Sur l'origine du monde » exige de l'homme qu'il cesse ses vaines recherches sur la nature du divin, mais aussi sur le mystère de la naissance du monde : « *Cease, human Wit! for thy Attempts are vain*⁵⁹ » ; les mêmes injonctions sont exprimées dans « Contre le hasard et la fatalité » : « *Then, feeble Reason! thy Pursuit must cease*⁶⁰. » C'est une forme de fidéisme dont Elizabeth Tollet témoigne dans ce dernier poème, écrit sans doute dans les années 1720 : elle nie la possibilité même et la légitimité de parler du divin, et conseille à l'homme de s'en remettre à Dieu et de lui faire confiance (« *fix thy lasting Trust/ On the most wise, most pow'rful, and most just*⁶¹ »). La raison et l'orgueil doivent céder à la foi.

La conception de l'homme qui transparait dans les textes d'Elizabeth Tollet a ainsi évolué entre les premiers poèmes et les textes plus tardifs, tel que « Le Microcosme ». Dans ce dernier sont atténués les doutes exprimés jusqu'ici sur le pouvoir de la raison humaine et sur la capacité de l'homme à augmenter son savoir. Tollet y célèbre au contraire les progrès réalisés dans le domaine des sciences depuis la Renaissance. Elle dresse ainsi la liste des découvertes récentes, pour mieux montrer la supériorité de l'époque moderne sur celle des Anciens : elle évoque la conquête de nouveaux territoires (notamment les voyages de Christophe Colomb), l'invention d'outils tel que le microscope (elle fait ici indirectement référence aux travaux de Robert Hooke), et enfin l'astronomie (Halley et Newton sont ses autorités⁶²). Cet inventaire des connaissances, qui est une pratique de l'époque moderne héritée de George Hakewill et de Joseph Glanvill, illustre par l'accumulation l'ampleur de l'avancement du savoir. Cette pratique révèle par ailleurs que le XVIII^e siècle est fortement influencé par ce que David Spadafora appelle « la visibilité du progrès⁶³ ». Une croyance au progrès et au pouvoir de la raison remplace ainsi progressivement le fidéisme des premiers poèmes de Tollet.

Les écrits d'Elizabeth Tollet révèlent avec acuité les contradictions propres à l'époque moderne et la difficulté de l'homme à retrouver une assise stable après la destruction du monde clos, fini et ordonné : les découvertes récentes en optique et en astronomie font l'homme à la fois puissant et faible, maître de la nature et incapable de comprendre

59. Elizabeth TOLLET, « On the Origin of the World », dans *Poems, op. cit.*, p. 151 : « Cesse, esprit humain, car tes efforts sont vains ! »

60. Elizabeth TOLLET, « Against Chance and Fate », dans *Poems, op. cit.*, p. 49 : « C'est alors, faible raison, que ta quête doit cesser ! »

61. *Ibid.*, p. 49 : « place durablement ta confiance/ Dans le plus sage, le plus puissant et le plus juste ».

62. Elizabeth TOLLET, « The Microcosm », dans *Poems, op. cit.*, p. 104-107.

63. David SPADAFORA, *The Idea of Progress, op. cit.*, p. 49.

Dieu, perdu dans l'immensité d'un univers incommensurable. Dans ce contexte, les poèmes de Tollet témoignent d'une « nouvelle anthropologie qui souligne la dignité de l'homme⁶⁴ » et qui émerge progressivement à l'époque moderne. Ils montrent qu'il est désormais possible, au début du XVIII^e siècle, de concevoir de pair le progrès spirituel et le progrès séculaire, scientifique, comme deux éléments d'un même processus historique⁶⁵. Mieux encore, Elizabeth Tollet montre dans ses derniers poèmes que la religion est, dans une certaine mesure, un fondement de l'idée moderne de progrès : c'est en effet la foi et la confiance en Dieu qui conduisent à célébrer la dignité de l'homme et sa pré-éminence dans le monde. Seule l'élucidation du mystère divin est interdite à la raison humaine.

Elizabeth Tollet semble craindre cependant que ce progrès des connaissances ne se fasse aux dépens des femmes. Elle montre ainsi dans « Hypatie » que la supériorité de l'homme ne doit pas l'amener à se faire tyran, afin de conserver seul le bénéfice de l'avancement des sciences :

*That haughty Man, unrival'd and alone,
May boast the World of Science all his own:
As barb'rous Tyrants, to secure their Sway,
Conclude that Ignorance will best obey⁶⁶.*

Pourtant, Tollet dénonce aussi dans le même poème les insuffisances du « *wit* » féminin. Selon elle, les femmes sont incapables d'abstraction car la nature ne leur a pas transmis l'« inspiration » nécessaire⁶⁷. Cette conception antinomique des femmes et de leurs capacités intellectuelles n'est cependant pas le propre de Tollet. Elle s'inscrit bien plutôt dans la tradition des féministes anglaises, qui, de Margaret Cavendish à Mary Wollstonecraft, en passant par les « féministes Tory » de la fin du XVII^e siècle, réclament avec force une reconnaissance des femmes dans la vie intellectuelle, tout en réaffirmant l'infériorité de la pensée féminine et la nécessaire soumission à l'ordre patriarcal.

64. *Ibid.*, p. 321.

65. *Ibid.*, p. 132.

66. Elizabeth TOLLET, « Hypatia », dans *Poems, op. cit.*, p. 67 : « Cet homme arrogant, sans égal et seul / Se permet de clamer que le monde de la science n'est qu'à lui, / Tels des tyrans barbares qui, pour maintenir leur emprise, / Déduisent que l'ignorance assure l'obéissance. »

67. *Ibid.*, p. 67. La même idée est exprimée par Mary Wollstonecraft, qui ajoute que les femmes ayant contribué à la vie intellectuelle n'étaient que des « esprits masculins » enfermés par erreur dans un corps de femme, dans *Défense des droits de la femme*, 1792, chapitre II.